

LA VISITATION

³⁹En ces jours-là, Marie se leva, et s'en alla en hâte au pays des montagnes, dans une ville de Juda.

⁴⁰Et, étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Élisabeth.

⁴¹Et aussitôt qu'Élisabeth eut entendu la salutation de Marie, l'enfant qu'elle portait tressaillit dans son sein, et Élisabeth fut remplie du Saint-Esprit.

⁴²Et, élevant sa voix, elle s'écria :

« Tu es bénie entre les femmes, et le fruit de tes entrailles est béni.

⁴³Et d'où me vient que la mère de mon Seigneur vienne me visiter ?

⁴⁴Car la voix de ta salutation n'a pas plutôt frappé mes oreilles, que le petit enfant a tressailli de joie dans mon sein.

⁴⁵Bienheureuse est celle qui a cru à l'accomplissement de ce qui lui a été dit de la part du Seigneur. »

⁴⁶Alors Marie dit : « Mon âme magnifie le Seigneur ;

⁴⁷« et mon esprit se réjouit en Dieu, qui est mon Sauveur,

⁴⁸« parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante. « Désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse ;

⁴⁹« car le Tout-Puissant m'a fait de grandes choses. Son nom est saint ;

⁵⁰« et sa miséricorde est d'âge en âge sur ceux qui le craignent.

⁵¹« Il a déployé avec puissance la force de son bras ; il a dissipé les desseins que les orgueilleux formaient dans leur cœur ;

⁵²« il a détrôné les puissants, et il a élevé les humbles ;

⁵³« il a rempli de biens ceux qui avaient faim, et il a renvoyé les riches à vide.

⁵⁴« Se souvenant de sa miséricorde, il a secouru Israël, son serviteur ;

⁵⁵comme il en avait parlé à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour toujours. »

⁵⁶Et Marie demeura avec Élisabeth environ trois mois ; puis elle s'en retourna en sa maison.

LUC, ch. I, v. 39 à 56.)

COMMENTAIRES

On peut se demander pour quels motifs cette visite de la Vierge à sa cousine est relatée. C'était une démarche toute simple ; quel enseignement faut-il y découvrir ? Socialement, Marie est à un degré au-dessous d'Élisabeth. Spirituellement, elle la dépasse de loin. Au point de vue du Ciel, voilà deux raisons valables pour expliquer ce voyage. La loi divine demande, en effet, que nous observions les coutumes et les convenances ; et elle enseigne, d'autre part, que le supérieur se doit à l'inférieur. Marie satisfait à cette double observance.

Devant Dieu, toutes les positions hiérarchiques des êtres sont des fonctions égales. C'est à nous seuls qu'elles paraissent basses ou relevées ; leur classement ne vaut que dans le relatif. Pour éviter d'une part l'erreur anarchiste et, de l'autre, l'erreur absolutiste, il faut distinguer ces deux points de vue. Ainsi peut avoir lieu la collaboration franche et sans arrière-pensée des dirigeants et des dirigés. Marie satisfera donc d'abord aux convenances sociales.

Il y a deux sortes de politesse : l'une, la nôtre, est toute dans les manières. Elle prodigue les formules courtoises sans que le cœur les vivifie. Elle est un mensonge. Elle engendre les fruits du mensonge : les médisances, les envies, les discordes. Dans la politesse vraie, au contraire, toutes les fleurs jaillissent du sol fertile de la bénévolence, de la compassion et de la modestie ; elle sort spontanément de cet état d'âme par lequel chacun de nous se considère comme le serviteur d'autrui, tout disposé à l'aider et à l'encourager ; et le charme dont elle revêt le prosaïsme quotidien le pare d'un sourire enchanteur. Elle est le luxe des rapports sociaux ; l'homme n'a pas besoin que de confort matériel, il a besoin aussi de beauté. Le nécessaire suffit ; cependant un peu de superflu lui est indispensable. Certains sont râpés dans leurs vêtements et grands seigneurs dans le tour de leurs pensées. Une existence mesquine se rend somptueuse par la richesse et la beauté des sentiments. L'homme ne peut être écrasé que matériellement. Par la vie intérieure, toutes les magnificences, les richesses, les majestés, toutes les audaces sont à lui. Et ce n'est pas là de la phraséologie, puisque tout influe sur tout, puisque la force la plus subtile finit toujours par opérer des transformations dans la matière. Un artiste qui n'est jamais sorti de son atelier, un philosophe qui n'a même jamais publié ses spéculations, un ermite perdu dans le fond d'un désert, pourvu qu'ils se soient consumés à la recherche de leur idéal, ils le forcent à descendre, ils l'acclimatent peu à peu à l'air lourd de notre terre ; et insensiblement l'état d'esprit général, le niveau social, l'opinion se modifient par l'influence occulte de l'effort ignoré de quelque travailleur anonyme.

Au bout de deux, de trois générations – sept générations ne se passent point sans que cela arrive –, l'intelligence publique se trouve enrichie d'une idée nouvelle ; ou le législateur promulgue une loi humanitaire ; ou l'inventeur découvre le moyen d'améliorer la vie matérielle.

*

Élisabeth devait être la mère du plus grand des humains. Regardez dans l'histoire quelles femmes admirables furent les mères des grands hommes ; à travers quelles luttes et quelles fatigues elles construisirent peu à peu le caractère et la sensibilité de ces enfants exceptionnels. Et, comme le Baptiste fut le plus grand de tous les hommes, combien sa mère devait-elle être pourvue et enrichie pour tisser à cette âme extraordinaire une enveloppe terrestre capable d'en soutenir et d'en entretenir la flamme. Voici pourquoi la Visitation était nécessaire.

Tous les êtres rayonnent sur tous les êtres. Ne nous sentons-nous pas pires ou meilleurs selon la qualité spirituelle de ceux qui nous entourent ? N'avons-nous jamais reçu d'un passant un peu plus de méchanceté ou un peu plus de bonté ? Aux êtres qui sont grands dans le mal comme dans le bien il n'est point nécessaire de parler ni d'agir pour exercer leur suprématie. Ils paraissent et c'est assez. Parce que l'esprit de l'homme rayonne de soi-même son prestige. À nous d'analyser ces impressions pour les bannir ou les admettre. Ainsi l'esprit du Précurseur encore dans les limbes de la gestation reconnaît l'esprit de son Maître sous les mêmes voiles opaques, et il frémit ; telle est la vertu des contacts spirituels. Sachons-le, pour exalter en nous tous les espoirs, la puissance de ce rayonnement est plus victorieuse quand elle prend sa source dans la source même de la Vérité. Aux yeux du voyant, il y eut, à ce moment-là, dans le monde des réalités invisibles, la rencontre pathétique du plus ancien de tous les « Soldats » et du plus grand de tous les Chefs.

*

Dans cette scène de la Visitation, les trois acteurs, Marie, Élisabeth et Zacharie, se trouvent visiblement transportés en dehors d'eux-mêmes, au-dessus d'eux-mêmes. Une main surnaturelle les meut. Ils nous

apparaissent comme un champ bouleversé par le cyclone, et qui reste inconscient des drames dont il est le support. En de telles circonstances, l'être humain rêve, pour ainsi dire. Il prononce des paroles sans les comprendre ; l'Esprit le possède ; le sens de ces choses lui échappe ; et il faut que les autres hommes attendent des siècles pour discerner quels mystères furent alors en conversation.

Car les mystères vivent. Les mystères sont des anges. Ils s'expriment dans une langue surhumaine, quoique leurs interprètes emploient les mots humains.

Ainsi : « Heureuse », dit Élisabeth, « celle qui a cru ce qui lui a été dit de la part du Seigneur ». Voici la seconde circonstance où, dans le récit évangélique, apparaît l'idée de la foi. Croire, c'est un acte supra-intellectuel. Comprendre quelque chose, c'est l'incarner dans son mental. Croire à quelque chose, c'est agir conformément à une lumière encore imperceptible, et dont la tension la plus haute de notre esprit arrive à peine à nous faire soupçonner l'existence. C'est ainsi que, dans les nuits d'orage, au sein des ténèbres les plus profondes, l'œil du veilleur perçoit un peu moins de ténèbres là où l'aube ne s'élèvera vraiment que quelques heures plus tard.

L'acte de croire exige une filiation précise entre notre cœur et tel mystère. Croire à quelque chose de faux indique que l'erreur habite au centre de nous-mêmes. Croire au Vrai incompréhensible et même inconcevable exige une pureté morale et l'obombration de ce Vrai. Or, qui se ressemble s'assemble. Le juste et l'humble attirent la vérité, le méchant et le vaniteux attirent l'erreur.

*

Les dix versets de la réponse de Marie, construits avec des réminiscences des psaumes et des prophéties, sont désignés sous le nom de cantique. Qu'est-ce qu'un cantique ?

Il nous faut ici regarder l'univers sous les deux aspects de vérité et de beauté. Parce que la création gît dans l'erreur, le concept de vérité implique à tort pour nous celui de matérialité ; et la plupart des hommes ne tiennent comme vrai, c'est-à-dire comme réel, que ce qui est matériel. Pour eux, le beau, c'est de l'irréel, de la poésie, de la littérature. Pour eux, dans la vie sérieuse, on parle en prose ; ce n'est que sur le théâtre, pour s'amuser, qu'on parle en vers et l'on chante.

Et cependant toute vérité comporte nécessairement de la beauté. Le vrai et le bien qui ne possèdent pas un peu du luxe superflu de la beauté ne sont complètement ni vrai, ni bien. L'homme, quand il demeure à plat, ne converse qu'avec le résidu des mouvements de la vie, qu'avec ce que la vie contient de décompositions. Mais, si un feu le brûle, si un flambeau l'illumine, si une douleur ou une joie le transporte, la nécessité d'un mode extraordinaire d'expression le contraint à chanter. Ceux-là seuls chantent qui portent en eux des magnificences ou, alors, ils ne sont que des comédiens plus ou moins habiles.

Si quelque présence surhumaine nous oppresse, une nouvelle forme de langage devient nécessaire. L'art est cet effort admirable de notre impuissance sublimée qui se transmue en puissance. C'est l'élan d'une bouche balbutiante dont une volonté vivante dompte enfin l'ivresse. C'est pourquoi il faut faire des poètes et des artistes notre habituelle société ; ils nous aideront à mettre de l'ineffable dans le prosaïsme ambiant qui nous anémie.

Le cantique de la Vierge exprime avec simplicité l'essence éternelle du beau. Elle dit : « Mon âme magnifie le Seigneur », et : « Mon esprit se réjouit en Dieu, mon Sauveur ».

L'âme, c'est notre principe d'éternité ; autonome, immuable, toute sereine ; inspiratrice et témoin de tout le reste de nous-mêmes ; elle est le canal indestructible par où coule l'eau de la fontaine éternelle ; elle

est le centre fixe autour duquel tournent tous les corps, toutes les planètes, dont l'ensemble constitue notre esprit. Sa vie, c'est l'amour, un cantique sans fin de béatitude, de louange et de remerciements.

L'esprit, dans l'enceinte duquel gravitent, comme les astres dans le zodiaque, le caractère, la personnalité, le tempérament, la complexion, la pensée, l'animisme, le moi ; l'esprit, c'est tout ce que la Nature a prêté à l'âme pour travailler. Par conséquent, il peine, il mérite, il démérite. Il tend invinciblement vers la lumière éternelle. Il n'atteint donc sa stase normale que lorsqu'il est enté sur Dieu, sur la forme de Dieu qui nous est seule accessible, sur le Sauveur, notre Jésus. Alors, étreignant son Idéal, son Époux, « il se réjouit » dans l'extase des fiançailles mystiques.

L'âme connaît les différents organismes qui la vêtent et leurs buts ; c'est pourquoi elle seule peut « magnifier » le Seigneur. Mais l'homme, l'esprit de l'homme ne connaît pas l'âme ; sa fin est justement de parvenir à cette connaissance vivante...

L'âme n'a pas besoin d'être sauvée, puisqu'elle ne tombe pas. Mais le reste de l'être humain est perpétuellement en butte aux forces cristallisantes de l'individualisme et du néant ; et ses chutes le rendent de plus en plus incapable de résistance. Telle est la raison d'être du Sauveur.

Ne quittons pas cette idée sans avoir vu comment cette première strophe du Magnificat exprime la théorie essentielle du Beau. L'âme, c'est l'idéal, toujours inaccessible, si l'on borne le sens de ce mot « toujours » à la durée finie du Temps.

L'esprit, c'est l'homme qui gravit les sentiers raboteux de la montagne mystique, en haut de laquelle plane l'idéal.

SÉDIR, *L'enfance du Christ*, 1905.

La Vierge se sent poussée à aller visiter sa cousine, chez qui elle restera les trois mois nécessaires pour que le corps de Jean-Baptiste soit achevé.

La voici qui traverse le jardin de la maison bénie. Elle s'arrête sur le seuil et salue Élisabeth. Contemplons en esprit ce qui va s'accomplir. Rien ne nous permet, certes, de comprendre ce mystère. Seule la foi nous incite à admettre comme certaines les paroles prononcées par Élisabeth. Peut-être le cœur de quelques-uns pourra-t-il cependant se laisser émouvoir un instant par le mystérieux colloque entre ces quatre êtres, dont deux sont invisibles, mais c'est tout.

L'Ange avait annoncé que Jean serait rempli de l'Esprit Saint avant même de naître, et voici, le miracle est accompli. La mère aussi prouve, par ses paroles, que tout en elle a été illuminé. Sa bénédiction, le nom qu'elle donne à Marie de « Mère de Mon Seigneur », tout indique que cette âme d'élite a compris et admis le formidable événement.

Retenons que le bonheur de la Vierge est surtout d'avoir cru en l'accomplissement de choses absolument impossibles d'après toutes les lois connues de la matière. Le résultat de l'action du Ciel sur l'Enfant est la joie, Marie aussi est heureuse, bienheureuse d'avoir cru. Ainsi nous voyons que la base même du Christianisme est la joie.

La nécessité de la douleur est certes partout enseignée, mais toujours contrebalancée par la certitude de la joie. Et Jésus, plus tard, n'agira pas autrement.

Les Béatitudes seront énoncées avec le développement nécessaire avant que le Maître parle de la haine et de la douleur, et s'Il indique la Croix, il affirme aussi que son joug sera doux.

Le plus grand bonheur du Chrétien, c'est de croire, d'être certain d'une chose sans en avoir de preuve matérielle. Et tout l'Enseignement du Christianisme est, comme dit saint Paul, une folie, car le but poursuivi est la disparition du raisonnement et nous prépare à la Foi, le cerveau restant naturellement indispensable.

Poursuivons le récit : Lorsqu'Élisabeth a parlé, Marie est saisie d'une exaltation intérieure qui la pousse au chant, et ce sont les paroles éternelles du Magnificat. Essayons de voir leur rapport avec l'action du Père dans la Création.

L'Esprit choisit une femme pour remplir un rôle immense (Dieu a jeté les yeux sur son humble servante). L'Esprit agit ainsi pour toute l'humanité. Jésus, dans sa dernière prière, parle de ceux que le Père lui a donnés, et c'est ensuite par Son entremise que ceux-là montent jusqu'au ciel.

La Vierge s'écrie ensuite : « Tu as fait en moi de grandes choses », et ce sont aussi des actes immenses, des transformations merveilleuses que le Père accomplit dans toute la matière. Rien ne subsisterait, vous le savez, si l'Esprit se retirait un instant. Rien ne dure que par Lui, et plus un être, plus une œuvre d'art auront en eux de la Vie, plus nous serons émus en leur présence. Sans entrer dans les détails, on voit que le rôle de l'Esprit dans la nature a été, est et sera immense, et que de grandes choses ont été, sont et y seront accomplies.

Marie dit encore : « Sa Miséricorde s'étendra d'âge en âge... » La caractéristique de l'Esprit est encore la bonté, la pitié dans ses rapports avec ses créations. « Pour ceux qui le craignent... », signifie surtout : pour ceux qui craignent de déplaire à Celui qui pour eux a été l'Esprit même sur la terre, « Celui qui est leur Ami Surnaturel et ne les laissera jamais ». Jésus connaît la difficulté de notre tâche. Comment ne nous pardonnerait-il pas, surtout si nous-mêmes pardonnons ?

« Cette Miséricorde s'exercera d'âge en âge » : c'est la certitude de notre bonheur futur.

L'action de l'Esprit dont parle ensuite la Vierge : « Il a dissipé les desseins des orgueilleux, Il a renversé les puissants, élevé les humbles », peut aussi se rapporter à l'action de Dieu dans la matière sans cesse en mouvement. C'est pourquoi ce qui était en haut passe en bas forcément. Il faut que toutes les molécules soient sans cesse agitées afin qu'elles vivent au maximum et que tous les êtres connaissent tour à tour toutes les possibilités de la Vie. Il y a là, du reste, en germe, des lois sociales encore inconnues et dont on ne peut parler pour le moment.

C'est pour le même motif que les affamés, ceux qui avaient faim et soif de tout, ont été rassasiés et qu'Il a renvoyé les riches les mains vides, c'est-à-dire que ceux qui avaient eu pleinement tout le nécessaire, qui avaient vu toutes leurs aspirations comblées, seront replacés momentanément dans un état de privations afin qu'ils puissent de nouveau désirer quelque chose.

Dans notre corps, par exemple, cette loi trouve son application : la santé, l'équilibre ne peuvent être atteints que si toutes les molécules de notre corps sont en état de vibration, de mouvement continuel, d'évolution lente, mais qui ne doit s'arrêter qu'à la mort. Il faut que les cellules de nos os passent un jour dans le cœur, etc. Mais dans l'humanité, il se trouvera de plus en plus des Êtres qui auront faim et soif de Justice, de Connaissance, d'Amour de Dieu.

Ceux-là aussi peuvent être assurés que l'Esprit leur donnera entière satisfaction.

Enfin, nous trouvons dans le Magnificat une assurance d'Éternité. « L'Esprit aura le souvenir de toutes ses promesses » et son action incessante finira, avec le concours des hommes, par établir dans la masse de la matière l'équilibre définitif. Toutes ces actions de l'Esprit se feront aussi dans nos âmes. L'âme humaine trouvera son bonheur quand elle se laissera pénétrer par la Lumière. Elle a été semée libre mais possédant

des germes qu'elle doit développer ; aussi, tout en elle doit être aussi remué, agité, tout doit passer de bas en haut et de haut en bas. Sur elle, alors, agira la Miséricorde sous la forme du Semeur mystérieux.

PHANEG, *L'Esprit qui peut tout*, 1920-1923.

Au moment où la très-sainte Vierge prononça la formule de salutation, Dieu regarda l'enfant dans le sein de sainte Élisabeth, lui donna le plus parfait usage de la raison, et l'éclaira par des secours extraordinaires de la divine lumière, afin qu'il se préparât à sa mission en connaissant le bien qu'il recevait. Par cette disposition, il fut délivré du péché originel et sanctifié, constitué fils adoptif du Seigneur et rempli du Saint-Esprit, avec une grâce très-abondante et une plénitude de dons et de vertus, de sorte que toutes ses facultés furent sanctifiées, dociles et soumises à la raison. Ainsi s'accomplit ce que l'ange saint Gabriel avait dit à Zacharie, que son fils serait rempli du Saint-Esprit jusque dans le ventre de sa mère. Au même instant l'heureux enfant vit, du lieu où il était, le Verbe incarné : le sein maternel lui servant comme d'un verre fort clair, et celui de l'auguste Marie, d'un très-pur cristal ; et, se mettant à genoux, il y adora son Créateur et son Rédempteur. Et ce fut le tressaillement de joie que sainte Élisabeth sentit et remarqua en son enfant et dans son sein.

MARIE D'AGREDA, *La Cité mystique de Dieu*, 1715.

Comme sainte Élisabeth fut la première qui ouït le doux cantique de la bouche de la très-pure Marie, elle fut aussi la première qui l'approfondit et qui le commenta par l'intelligence infuse qu'elle en avait reçue. Elle y découvrit plusieurs des grands mystères qu'y avait renfermés en si peu de paroles celle qui l'avait composé. L'esprit de l'auguste Marie glorifia le Seigneur pour l'excellence de son être infini ; elle lui rapporta et lui donna toute la gloire et toute la louange, comme au principe et à la fin de toutes ses œuvres, comprenant et confessant que la créature ne se doit glorifier et réjouir qu'en Dieu seul, puisque lui seul est tout son bien et toute sa félicité. Elle confessa aussi l'équité et la magnificence du Très-Haut dans les soins qu'il prenait des humbles, en leur communiquant son amour et son esprit divin avec largesse ; et combien il était juste que les mortels vissent, connussent et considérassent que ce fut par cette humilité qu'elle mérita que toutes les nations l'appelassent bienheureuse, et que par cette vertu tous les humbles mériteront aussi le même bonheur, chacun selon son degré. En un mot, elle manifesta aussi toutes les miséricordes et tous les bienfaits que le Tout-Puissant lui fit, et toutes les faveurs qu'elle recevait de son saint et admirable nom, les appelant de grandes choses, parce qu'il n'aurait su y en avoir de petites, avec une capacité et une disposition aussi immenses que celles de cette grande Reine.

Comme les miséricordes du Très-Haut débordèrent de la plénitude de l'auguste Marie sur tout le genre humain, comme elle est la porte du ciel par où elles sortirent et sortent toutes, par où nous devons tous entrer dans la participation de la Divinité, elle confessa que la miséricorde du Seigneur s'étendra par elle sur toutes les générations pour se communiquer à ceux qui le craignent. Et comme ses miséricordes infinies élèvent les humbles et cherchent ceux qui le craignent, de même le puissant bras de la justice dissipe et détruit les superbes, et tous les vains projets qu'ils forment dans leur cœur, les renversant de leur trône pour y placer les pauvres et les humbles. Cette justice du Seigneur appliqua avec beaucoup de gloire ses premiers et admirables effets sur Lucifer, le chef des superbes, et sur ses adhérents, lorsque le puissant bras du Très-Haut les dissipa et les abattit de ce rang élevé, quant à l'ordre de la nature et quant à l'ordre de la grâce, qu'ils occupaient

primitivement dans le plan divin, et dans les desseins de l'amour infini qui veut que tous soient sauvés. Ils se précipitèrent eux-mêmes par leur orgueil avec lequel ils avaient essayé de monter là où ils ne pouvaient ni ne devaient parvenir : par cet orgueil ils tombèrent sous le poids des justes et impénétrables jugements du Seigneur, qui dissipèrent et abattirent l'ange superbe et tous ses partisans ; et les humbles furent mis en leur place par le moyen de la très-sainte Vierge et Mère, qui est la dépositaire des anciennes miséricordes.

C'est pour cette même raison que cette divine Dame dit et confesse que Dieu a enrichi les pauvres, les comblant de l'abondance de ses trésors de grâce et de gloire ; et que quant aux riches de leur propre estime, aux hommes enflés d'une présomptueuse arrogance, à ceux dont l'âme n'aspire qu'à se gorger des faux biens dans lesquels le monde fait consister l'opulence et la félicité, le Très-Haut a renvoyé et renvoie toujours ceux-là vides de la vérité, qui ne peut entrer dans des cœurs qu'occupent tout entiers le mensonge et la vanité. Il prit sous sa protection Israël, son serviteur et son enfant, se souvenant de sa miséricorde, pour lui enseigner où est la prudence, où est la vérité, où est l'entendement, où sont la longue vie et la nourriture, où sont la lumière des yeux et la paix.

MARIE D'AGREDA, *La Cité mystique de Dieu*, 1715.

Par la salutation de l'ange, Marie fut consacrée, telle une église. Au moment où elle dit : « Voici la servante du Seigneur, qu'il m'advienne selon ta parole », le Verbe de Dieu, Dieu lui-même, pénétra en sa servante qui le saluait. Dieu se trouvait à présent dans son temple, car Marie était le temple nouveau et l'Arche de l'Alliance Nouvelle. La salutation d'Élisabeth et le tressaillement de Jean dans le sein de sa mère furent la première liturgie célébrée par les peuples devant ce sanctuaire. Mais quand la Sainte Vierge entonna le Magnificat, c'est déjà l'Église entière qui célébrait la Nouvelle Alliance, les épousailles nouvelles, l'accomplissement des promesses divines de l'Alliance Ancienne, rendant grâces comme par un *Te Deum laudamus*. Ah ! qui pourrait exprimer l'émotion de cette première salutation du Sauveur par son Église avant même qu'il fût né !

Anne-Catherine EMMERICK, *La vie de la Vierge Marie*, 1854.